

pour assister plus commodément, au spectacle des fêtes de la Nature."

J'étais tout entier à mon admiration. Hélas ! pourtant, en m'embarquant, je venais de commettre une imprudence ; j'avais compté sur un plaisir sans mélange ; mais j'avais compté sans mon hôte, je veux dire sans la mer. Ah ! l'inflexible qu'elle est ! elle ne peut me laisser aucun repos. Un vent assez fort s'éleva ; la vague s'enflait et la barque dansait sur le flot : insensiblement une *révolution intérieure, guerre véritablement intestine* ! s'opérait en moi ; tout-à-coup un vilain mal de cœur vint m'arracher à la douce contemplation, pour me rappeler aux tristes réalités de la *vie sur mer*, tout-à-fait intolérable, pour un homme qui n'est pas né marin.

Il fallut me soumettre pour avoir la paix ; je n'eus en effet de repos que lorsque je me cachai la tête dans les deux mains pour ne pas voir le flot irrité qui semblait poursuivre la barque. La mer trouvait, sans doute, quelque chose de profane dans ma vue : je crois qu'elle voulait me rejeter sur le rivage.

Le vieux marin qui me conduisait, était tout surpris de mon air piteux sur l'eau, il m'avait tant vanté les beaux points de vue, qu'il ne savait plus comment me compenser cette perte. Enfin nous abordâmes ; mais la vague avait tellement grossi que la barque ne put mettre à terre. Le vieux marin sauta dans l'eau, me prit sur ses larges épaules, me donna un coup-d'œil de compassion et une parole de remerciement, pour la bonne main que je lui avais donnée ; puis, comme sa tâche était finie, n'étant pas payé pour me soigner, il me laissa là, seul sur le rivage, faible, tremblant et ne sachant où aller, ni à qui parler.

Je me souvins alors fort à propos que si le *mal de mer* est un des plus pénibles, il est aussi un des plus vite guéris, dès qu'on a mis pied à terre. Je m'assis donc sur une pierre au milieu de la plage nue, attendant, du repos, le retour de mes forces et la *paix intérieure* que j'avais totalement perdue. Bientôt je retombai dans la *contemplation*. De fait, le spectacle qui m'entourait, au milieu de ma défaillance était bien un des plus riches du monde.

Sur les ruines d'Herculanum, enseveli sous la lave, il y a dix-huit siècles, s'élève aujourd'hui le village de Portici dans une situation délicieuse. D'un côté, il est dominé par la crête du Volcan, tandis que de de l'autre, il promène sa vue sur la mer. Mais quelle étrange position ! et en est-il une autre semblable dans le monde ? Herculanum, le Vésuve et la mer, dit Dupaty, menacent tous les trois d'engloutir Portici : le Vésuve dans ses laves, la mer dans ses flots, Herculanum dans ses cendres.

Après quelques instants de la plus douce rêverie, pensant avoir retrouvé assez de force je me levai pour continuer ma route. J'avais aperçu fort à propos à quelque distance des pêcheurs qui raccommo-daient leurs filets. Je voulus me diriger vers eux pour demander mon chemin. Mais c'était peine inutile, car je n'eus pas fait quelque pas, que je sentis, par un redoublement de faiblesse, que je ne pourrais jamais ce jour-là, monter le Vésuve. Il fallait donc malgré moi renoncer à mes beaux projets de la journée : je m'y résignai avec assez de philosophie ; d'autant plus que dans ma station même sur le rivage, je n'avais pas laissé de trouver à m'amuser singulièrement dans une multitude d'objets curieux spécialement dans les mille et un petits coquillages, aux formes variées, dont la rive de Portici abonde et que je ramassai en souvenir de ma mésaventure.

Tandis que je songeais à faire retraite, un pêcheur vint

à moi, son langage pittoresque, ses gesticulations et son empressement à aller au devant de toutes les informations que je pouvais désirer me firent oublier ma fatigue ; il me conduisit, toujours sur le rivage, jusqu'à l'entrée du faubourg de Naples, dont Portici même peut être considéré comme faisant partie. Ainsi se passa non sans fruit cette journée.

Le lendemain, instruit par l'expérience, je pris mieux mes mesures. J'allai d'énervier à Portici, où l'on pensa me regaler en me servant du maccaroni et des écrevisses de mer ; j'aurais préféré le *beef steak*, mais c'était le vendredi, il n'y avait pas à y songer. Après donc cette mince curée pour un Napolitain de passage je me dirigeai immédiatement du côté de Résina, autre petit village où l'on engage des guides et où l'on loue des montures. J'engageai un petit âne, genre de monture tout-à-fait commun dans le pays, et je partis allègrement pour aller voir une des plus grandes curiosités de l'univers.

C'est seulement après avoir laissé derrière soi Résina, avec ses beaux vergers et ses jardins encore couverts de fleurs, que l'on commence à gravir sur un chemin de lave aussi dur que le métal, la pente douce du Vésuve. Le petit animal à l'œil vif et brillant, qui me portait, avait le pied si ferme et si sûr qu'il grim-pait comme un *chacal*, et sans jamais broncher, sur le flanc durci de cette montagne de fer : car sur cette masse de soufre et de bitume fondus ensemble, les siècles ont passé sans que l'air, le temps, ni les hommes aient pu y imprimer une trace à peine visible. On ne découvre que çà et là quelques petits carrés de terre dans le creux des sillons de cette masse métallique, que les siècles ont solidifiée.

Une impression indicible s'empare de vous lorsqu'à mesure que vous avancez, vous vous trouvez au milieu de cette Nature sans vie et sans force, qui ne produit plus rien et s'en va mourante. Il y a une limite au delà de laquelle les fleurs et les plantes ne croissent plus ; où les reptiles et les insectes ne trouvent plus de quoi se nourrir ; où les oiseaux même ne peuvent plus voler, se trouvant asphyxiés par l'air embrasé et bitumeux qui les environne.

J'ai cueilli de ma propre main la dernière plante que je pus découvrir sur ces confins des deux pays de la vie et de la mort. C'est une herbe sauvage que j'ai placée avec soin et honneur dans l'album de fleurs que ma femme a composé, de tous ces petits souvenirs poétiques qu'elle s'est plu à recueillir dans tous les endroits où nous nous arrêtons.

C'est à peu de distance de là que commence l'as-cension proprement dite du Vésuve ; que l'on ne peut faire qu'à pied, et qui est très-difficile et très-fatigante. On monte presque à pic sur un sol inégal et raboteux, composé de pierres de lave presque toutes de la même forme et de la même grosseur. Tantôt vous enfoncez dans la cendre jusqu'au genou, tantôt votre pied glisse sur un de ces cailloux ronds, d'espèce nouvelle ; et si, dans l'un ou l'autre cas, le jarret n'est pas assez ferme, ou si vous perdez l'équilibre, vous courez risque de retomber jusqu'en bas, en roulant sur ces terribles aspé-rités. Il y a vraiment de la gloire dans l'ascension du Vésuve, et quand vous êtes arrivé à la crête du *monstre*, il vous semble que vous avez accompli un grand exploit. Je mis cinquante minutes à gravir la *montagne*, comme on appelle cette partie du Vésuve ; tandis que je ne mis que huit minutes à la descendre. La route est différente pour les deux : pour monter on choisit les scories de lave durcie, où le pied trouve un meilleur soutien, tandis que l'on descend par une